

GERD-RAINER HORN & EMMANUEL GERARD (DIR.)  
«**Left Catholicism. Catholics and Society in Western Europe at the Point of Liberation (1943-1955)**»  
[KADOC-STUDIES, 25]  
Louvain, Leuven University Press, 2001, 319 p.

Concrétisation et prolongement d'une réunion de travail tenue à Louvain les 28 et 29 mai 1999, cet ouvrage a pour objectif d'analyser, pour la première fois dans une perspective comparative et transnationale, un ensemble de phénomènes apparus au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, que de nombreux historiens ont aujourd'hui tendance à rassembler sous le vocable de catholicisme de gauche.

A l'issue du conflit en effet, des catholiques, marqués par l'épreuve et désireux de répandre ce qu'ils estiment être les vraies valeurs évangéliques, prennent des initiatives sur le plan politique, philosophique et/ou pastoral qui s'écartent des positions et conceptions traditionnelles de l'Eglise. D'abord relativement portés par l'esprit d'ouverture qui souffle au lendemain de l'effondrement du IIIe Reich, ils se heurtent rapidement à la bipolarisation du monde et au raidissement de la hiérarchie, qui craint de perdre le contrôle de ces divers mouvements. Mais comme l'explique très bien Martin Conway dans la conclusion, la disparition de ce catholicisme de gauche vers le milieu des années 50 tient principalement à des facteurs internes. Issus essentiellement de la bourgeoisie intellec-

tuelle masculine des villes, ces chrétiens n'ont jamais su s'attirer les faveurs des femmes et des campagnards, deux 'piliers' du monde catholique. En outre, et alors qu'ils désiraient surtout améliorer le sort de la classe ouvrière, ils ne sont pas parvenus à établir des alliances durables avec le puissant réseau d'organisations de ce même monde ouvrier (syndicats, groupes de pression politiques, structures de jeunesse). Manquant de relais dans la société, ils n'ont pu empêcher le glissement progressif des mouvements politiques catholiques vers le centre droit, et, corrolairement, l'acceptation quasi générale dans ces milieux de la logique bipolaire et d'un système économique largement capitaliste.

Ce choix idéologique reflète l'évolution de l'état d'esprit de la grande majorité des électeurs démocrates chrétiens – essentiellement des membres des classes moyennes et du monde rural – : effrayés par les éléments radicaux de la droite et de la gauche, ils optent peu à peu pour une attitude conservatrice, la mieux à même à leurs yeux de protéger leurs acquis. Pourtant, toujours selon Martin Conway, l'apport du catholicisme de gauche n'a pas été que de préparer le terrain à Vatican II et à la théologie de la Libération. Pour lui, ce courant a fourni une partie importante des assises intellectuelles et politiques qui ont contribué à l'émergence des partis démocrates chrétiens dans l'Europe de l'après-guerre. L'historien britannique va même plus loin : il estime que les différentes tendances réunies au sein de la démocratie chrétienne ont concouru au caractère distinctif du catholicisme à la fin des années 40 et durant les années 50, à savoir le maintien d'une critique fondamentale vis-à-vis des valeurs libérales et individualistes sous-

jacentes au processus de reconstruction de l'Europe. Cette hypothèse séduisante aurait cependant mérité un plus large développement.

Ceci dit, c'est justement l'intérêt essentiel de l'ouvrage d'avoir tenté d'aller au-delà de l'analyse par pays des diverses manifestations de ce catholicisme de gauche pour dégager une synthèse du phénomène à l'échelle de l'Europe occidentale. Cette approche globalisante est menée non seulement par Martin Conway dans la conclusion, mais aussi par Emmanuel Gerard et Gerd-Rainer Horn dans l'introduction, et surtout par le même Horn, la cheville ouvrière du projet, dans un aperçu d'ensemble qui dresse un bilan relativement complet (l'accent est mis sur la France, la Belgique et l'Italie) des différentes voies suivies par ce qu'il considère comme un mouvement social.

Mais la problématique générale revient aussi dans de nombreuses études plus spécifiques. Ainsi, au-delà de la question de la pertinence de l'expression 'catholicisme de gauche' (à gauche de et par rapport à quoi ?) soulevée par plusieurs auteurs, le Français Yvon Tranvouez se demande si l'on peut vraiment parler d'un seul courant, tant les formes prises, les opinions exprimées et les motivations dégagées – de gauche parce que chrétiens, ou chrétiens et de gauche – varient d'un groupe à l'autre. Tranvouez plaide en outre pour l'exception française : la France serait, selon lui, le seul pays où des innovations auraient vu le jour tant sur le plan politique que théologique et apostolique, et où l'on pourrait vraiment parler d'un progressisme chrétien, né de la convergence entre des phénomènes politique et

religieux. Un tel développement n'a pu, d'après Tranvouez, se produire qu'en France, car c'est la seule contrée où se conjuguèrent à l'époque une conscience de la déchristianisation de la classe ouvrière et une présence communiste forte. Si ces positions sont sans doute par certains côtés trop tranchées, elles ont le mérite, outre de souligner deux facteurs essentiels d'expansion du catholicisme de gauche, d'attirer l'attention sur le manque d'unité du mouvement – certainement une de ses principales faiblesses – et sur le rôle majeur joué en son sein par la France.

Il était donc logique que ce pays fasse l'objet, dans l'ouvrage, de l'attention la plus soutenue. Trois contributions lui sont consacrées. Ainsi, Jean-Claude Debreil traite des partis politiques français qu'on peut inscrire dans ce courant, et en particulier du très influent Mouvement républicain populaire qui, né de la Résistance dans l'euphorie de la Libération, glissa peu à peu du centre gauche vers le centre droit en s'étiolant. Bruno Duriez, quant à lui, évoque le Mouvement populaire des Familles, mouvement apostolique dont l'audience fut loin d'être négligeable dans l'immédiat après-guerre, mais qui se radicalisant peu à peu, sombra toujours plus dans la marginalité. Enfin, Tranvouez suit les traces d'un progressisme chrétien situé aux confins du communisme.

Très perceptible en France, le catholicisme de gauche eut aussi ses adeptes dans d'autres pays d'Europe occidentale. Mais en Italie, comme en témoignent les contributions d'Antonio Parisella (les partis politiques) et de Giorgio Vecchio (les initiatives pastorales), il ne se manifesta pratiquement que sur le plan politique : la

toute puissante Eglise catholique brisa en effet dans l'œuf toute tentative d'ouverture d'ordre apostolique et ne permit pas, de ce fait, que des liens soient tissés par-delà les clivages idéologiques et religieux traversant la société italienne. Le combat contre le fascisme avait aussi fait naître l'espoir parmi certains catholiques de gauche allemands qu'un "socialisme chrétien" était possible. Andreas Lienkamp montre que cet espoir fut de courte durée. Il disparut dès que le futur chancelier Konrad Adenauer, un antisocialiste notoire, put s'appuyer sur les Américains, soit dès 1947, pour orienter nettement la politique de son parti, le *Christlich Demokratische Union (CDU) / Christlich-Soziale Union (CSU)*, vers le centre droit.

La Belgique n'a pas été oubliée puisque Jean-Louis Jadoulle livre quelques enseignements majeurs de sa thèse consacrée aux milieux intellectuels catholiques 'progressistes' en Belgique francophone : il souligne avec beaucoup de finesse que ces groupes opérèrent une transaction avec le libéralisme politique et philosophique, même si leur projet d'adaptation de la foi et de l'Eglise au "monde moderne" semble avoir buté sur la question de la liberté de conscience. Sans nier l'importance de ces cercles intellectuels, en particulier leur influence sur le Parti social chrétien et leur rôle dans la maturation des idées ayant abouti à Vatican II, on regrettera qu'aucun article spécifique n'ait été consacré à la 'section belge' du Mouvement populaire des Familles, sujet il est vrai déjà abordé

dans d'autres études <sup>11</sup> et parfaitement synthétisé par Gerd-Rainer Horn dans sa présentation générale. Le phénomène des prêtres ouvriers – surtout présent en France mais observable aussi en Belgique – fait par contre l'objet d'une contribution à part entière. L'intérêt du texte d'Oscar Cole-Arnal réside pour beaucoup dans l'analyse des témoignages de prêtres qui, prenant peu à peu conscience de la détresse physique et morale dans laquelle était laissée la population ouvrière, se détachèrent de l'institution ecclésiastique pour s'ériger en défenseurs des plus démunis, ce qui conduisit de manière irrémédiable à la dénonciation de l'expérience par les autorités religieuses.

Comme Martin Conway le souligne dans sa conclusion, la question des relations avec les puissantes structures sociales-chrétiennes fut d'une importance considérable pour la survie du catholicisme de gauche. Dans un article solidement étayé, Patrick Pasture souligne toute l'ambiguïté des contacts entretenus entre cette nouvelle mouvance catholique et des syndicats qui voyaient généralement d'un mauvais œil ces intellectuels occuper 'leur' terrain social. Leur méfiance était d'autant plus grande qu'ils défendaient une laïcité autonome vis-à-vis de la hiérarchie ecclésiastique alors qu'ils percevaient les chrétiens de gauche comme les représentants d'une nouvelle forme d'Action catholique. Enfin, Peter Van Kemseke montre que si le contexte international a pu jouer un rôle dans le développement

11 Cfr en particulier PATRICK PASTURE, *Kerk, politiek en sociale actie. De unieke positie van de christelijke arbeidersbeweging in België 1944-1973*, (HIVA-REEKS, XIII), Louvain/Apeldoorn, 1992, p. 62-71 et GUY ZELIS, "Les équipes populaires", in EMMANUEL GERARD & PAUL WYNANTS (dir.), *Histoire du mouvement ouvrier chrétien en Belgique*, (KADOC-STUDIES, XVI), Louvain, 1994, t. 2, p. 544-563.

et surtout le démantèlement du catholicisme de gauche, il n'a vraiment exercé une grande influence qu'à partir de la fin des années 40. En outre, et même à cette époque, il n'a constitué un facteur majeur que pour l'Allemagne; en Belgique, en France et en Italie, les mouvements de la gauche catholique n'ont subi que de manière indirecte les contrecoups de la bipolarisation du monde. Le livre se termine par une abondante bibliographie (près de 500 titres) qui renforce, si besoin en était, le sentiment d'être en présence d'un ouvrage incontournable sur la question.

Après une telle synthèse, peut-on pour autant affirmer que tout a été dit sur le catholicisme de gauche en Europe occidentale au lendemain de la Seconde Guerre mondiale ? Certes non. Il reste manifestement beaucoup à écrire sur la question de l'influence à long terme de ces mouvements, une problématique à peine effleurée dans l'ouvrage. Surtout, la thématique des fondements intellectuels, théologiques de ce courant n'a pas été abordée, si ce n'est un peu dans le texte de Horn et de manière trop brève ailleurs. C'est là une grave lacune qu'il sera indispensable de combler si l'on veut vraiment comprendre et prouver l'originalité de cette mouvance. Car si l'ouvrage a montré toute une série de convergences entre les diverses structures évoquées, il n'a pas tout à fait réussi à convaincre de l'homogénéité de l'ensemble. Tous ces groupes sont, de manière incontestable, situés à gauche du pilier catholique, mais cette 'gauche' va en fait du centre à une véritable extrême gauche révolutionnaire. Un doute subsiste donc : s'agit-il d'un vrai mouvement social, porteur d'une idéologie qui débouchera sur Vatican II et la théologie de la

Libération, comme le croit Horn, ou d'un simple agglomérat de structures issues du monde chrétien unies seulement par leur opposition aux institutions catholiques comme le pense la revue *La Quinzaine* en 1955 et Yvon Tranvouez aujourd'hui ? Comme souvent en histoire, la réponse tient sans doute un peu des deux, même si ce livre fournit de solides arguments pour faire pencher la balance vers la première hypothèse. La question n'en est pas, pour autant, totalement résolue.

*Fabrice Maerten*